

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES SŒURS
DU TITANIC

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Filles d'Ennismore

PATRICIA FALVEY

LES SŒURS DU TITANIC

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Laura Vaz



Titre original : *The Titanic Sisters*
publié par Corvus, une marque de Atlantic
Books Ltd, Londres.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms,
les personnages et les événements décrits
ici sont le fruit de l'imagination de l'auteure.
Toute ressemblance avec des personnes
réelles, vivantes ou mortes, des événements
ou des lieux serait pure coïncidence.

© Patricia Falvey, 2019. Tous droits
réservés.

© Belfond, 2021, pour la traduction
française.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0521-9

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À ma sœur, Connie

Donegal, Irlande

1911

Delia

La lettre d'Amérique a changé nos vies à tous. Le facteur me l'a présentée avec révérence, comme s'il s'agissait d'un joyau de grande valeur. C'était la première fois, selon lui, que quelqu'un de mon petit village de Kilcross, dans le comté de Donegal, à la pointe nord-ouest de l'Irlande, recevait une chose pareille, la toute première fois qu'il livrait quelque chose de si rare. Je l'ai regardé pédaler en sifflant et suis restée là, l'enveloppe à la main avec sa ribambelle de timbres colorés, comme un oiseau exotique.

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour l'examiner. Ma est arrivée derrière moi et a jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Instinctivement, j'ai eu un mouvement de recul. Brutalement, elle m'a pris la lettre des mains et l'a observée avec une expression avide.

— Elle m'est adressée à moi, a-t-elle dit

en me lançant un regard accusateur. Tu aurais dû me l'apporter tout de suite au lieu de rester plantée là. Décidément, tu ne sers à rien !

Je l'ai regardée partir dans le couloir en me demandant, comme je le faisais souvent, comment une si petite femme pouvait avoir une telle présence physique. Elle n'était pas plus grande que moi, mais j'avais toujours l'impression qu'elle me dominait, comme quand j'étais toute petite. Une fois qu'elle eut disparu dans la cuisine, je suis partie en courant. J'ai contourné l'arrière du cottage et traversé les champs jusqu'à mon endroit préféré, un amoncellement de rochers, blancs et lisses, qui formaient un cercle sous un vieux chêne et d'où j'aimais observer le vaste océan Atlantique. Je me suis assise sur une pierre, le souffle court. Je frissonnais, soudain consciente du froid hivernal. Je venais ici depuis ma plus tendre enfance pour échapper à la colère de Ma. Petite, je pleurais souvent, et j'étais

convaincue que c'étaient mes larmes qui avaient blanchi les pierres. Mais à présent, à dix-huit ans, je ne pleurais plus, même si la souffrance en moi demeurait inchangée.

Je suis née jumelle. Mon frère, né le premier, n'a vécu que deux minutes. Ma mère s'est mis en tête que j'étais un « changelin » laissé par les fées à la place de mon frère qu'elles avaient enlevé. Les histoires d'enfants-fées sont fréquentes dans notre région. Les villageois pensaient que c'était l'angoisse de l'accouchement qui avait mis ce genre d'idée dans l'esprit de ma mère, et qu'elle l'oublierait avec le temps. Mais Ma n'en a jamais démordu et m'a toujours traitée avec méfiance et, parfois même, dégoût. Je connaissais ses raisons, mais cela n'atténuait en rien la douleur.

Si mon frère avait survécu, il aurait travaillé à la ferme avec mon père. C'était ainsi. Les pères apprennent à leurs fils à travailler la terre afin qu'ils puissent prendre un jour leur succession. Les mères, à leur

tour, apprenaient à leurs filles à tenir la maison : cuisiner, nettoyer, faire la lessive et élever les enfants, pour qu'elles deviennent ensuite de bonnes épouses, les plus jeunes en tout cas. Malheureusement, c'était à la fille aînée de rester pour s'occuper de son père et de ses frères après la mort de la mère et le départ du reste de la famille.

En tant que fille aînée, ma sœur Nora, née deux ans avant moi, aurait dû s'y conformer, mais notre mère n'aurait jamais accepté cela. Elle rêvait que Nora épouse un homme riche et avait donc décidé qu'elle n'avait pas besoin de lui apprendre à tenir une maison. Quant à moi, j'avais pris le rôle du fils ; Pa avait besoin d'aide à la ferme et Ma refusait de m'avoir dans la cuisine.

Passer du temps avec mon père était la seule chose que j'aimais. Tous les matins, nous partions avant le lever du soleil. D'un commun accord tacite, nous ne parlions jamais en travaillant. Cultiver le sol rocailleux du comté de Donegal nécessitait une

détermination souvent née du désespoir. Comme son père avant lui, Pa avait appris à vivoter de cette terre impitoyable. Nous possédions quatre vaches laitières, ce qui était rare dans les environs de Kilcross, des poules et quelques moutons robustes. Nous récoltions des pommes de terre et des céréales, et découpons des mottes de terre dans une tourbière pour chauffer la maison. Mon travail consistait à traire les vaches, ramasser les œufs et aller chercher les moutons qui s'éloignaient parfois un peu trop dans les collines. Sans l'école, j'aurais passé toutes mes journées et mes soirées à l'extérieur avec mon père.

J'aimais être dehors, même quand il pleuvait. Et il pleuvait souvent dans le comté de Donegal, avec ses collines vertes et son sol assoiffé. Parfois, ce n'était qu'un petit crachin qui me caressait le visage ; d'autres fois, c'étaient de grosses gouttes tranchantes comme du verre ; et de temps en temps, des vagues continues poussées par des vents

violents. Je l'aimais sous toutes ses formes et je levais mon visage vers le ciel pour sentir son baptême. Lorsque l'averse passait, j'attendais la venue d'un bel arc-en-ciel.

Quand j'ai eu sept ans, Pa m'a emmenée au village pour faire ma communion. Kilcross était à peine assez grand pour être appelé « village ». Il se trouvait à une intersection, avec le pub d'un côté et la petite épicerie de l'autre, une rangée d'une dizaine de maisons où vivaient un médecin, un vétérinaire et quelques vieilles filles. La plupart des gens de Kilcross habitaient des fermes et des cottages comme le nôtre, éparpillés dans la campagne alentour.

L'église de Kilcross, à l'extérieur du village, était le plus grand bâtiment, sa flèche visible à des kilomètres à la ronde. À côté, il y avait l'école et la maison du prêtre. Le père McGinty, le prêtre de la paroisse, était un petit homme bossu qui régnait en maître sur la morale de ses ouailles. Sa voix grondait comme le tonnerre et flanquait la trouille

à tous les hommes, femmes et enfants du village. Quand je suis arrivée dans ma robe de communion de seconde main, il a agité son index devant moi.

– Je vois que le changelin est venu demander la grâce de Dieu, a-t-il crié, mais notre Seigneur ne l'accorde que si on Le convainc que l'on mérite Sa pitié. Tu as atteint l'âge de raison maintenant, mon enfant, et ce sera ta faute si tu commets des péchés et que tu tombes en disgrâce. Et sais-tu ce qu'il se passera ensuite ?

– On va en enfer, mon père, ai-je murmuré.

Pa n'a rien dit, mais il a passé le bras autour de mes épaules, comme pour me protéger de la colère du prêtre. Par la suite, je suis allée à la messe tous les dimanches et les jours de fête d'obligation, je me suis confessée toutes les semaines pour convaincre Dieu et le père McGinty de ma bonté.

Mais il y avait aussi des fois où un esprit

rebelle s'emparait de moi et où j'étais tentée de faire des bêtises, de celles commises par un changelin. Je rêvais de briser les assiettes préférées de Ma ; d'arroser le feu de tourbe quand personne ne regardait ; de verser de la paraffine dans la baratte pour faire tourner le lait ; et quand Ma me demanderait une explication, je hausserais simplement les épaules en répondant : « À quoi t'attendais-tu de la part d'un changelin ? » Ces rêves éveillés rendaient mon désespoir plus supportable, mais je savais bien que je n'oserais jamais me conduire ainsi. Ma était suffisamment dure avec moi, je ne voulais pas non plus qu'elle me jette dehors. Ces rêves restaient donc dans ma tête.

Parfois, je me demandais tout de même si ma mère n'avait pas raison à mon propos. Peut-être étais-je réellement une mauvaise fée. Depuis ma plus tendre enfance, il m'arrivait souvent de prédire ce qui allait se passer. Ce n'était pas systématique, et je me trompais parfois, mais plus le temps pas-